

ETATS-UNIS

LONG WAY HOME

RÉALISATION : Peter SOLLETT

SCÉNARIO : Peter SOLLETT

IMAGE : Tim ORR

MONTAGE : Myron KERSTEIN

INTERPRÉTATION : Victor RASUK,

Judy MARTE, Altagracia GUZMAN,

Sylvestre RAZUK, Krystal RODRIGUEZ

2002 – 1h28 - Couleurs – 35mm

VO anglaise - ST français.

DISTRIBUTION : MARS FILMS

**PUBLIC SCOLAIRE CONCERNE
EN PRIORITE**

- A partir de la 4ème

DISCIPLINES INTERESSEES

Français

Géographie et Histoire

Anglais

LE FILM

A Lower East Side, à New York, en plein été, Victor, seize ans, sa soeur Vicky et son frère Nino partagent la même chambre de l'appartement, dans lequel ils sont élevés par leur grand-mère. Cette émigrée de longue date de la République Dominicaine porte sur eux un regard attentionné et vigilant, plus sévère à l'encontre de Victor, qui, à ses yeux, a une influence néfaste sur la famille.

Par une chaude après-midi, Victor, qui se veut un séducteur irrésistible, fait bientôt la rencontre de Judy et de Melanie, sa meilleure amie. Judy est une beauté mystérieuse que tous les garçons du quartier tentent de draguer. Mais celle-ci recherche plus qu'un simple petit ami, quelque chose de vrai, d'exceptionnel.

Entre l'exaspération de sa grand-mère, l'admiration de ses frère et soeur et le regard de Judy, Victor s'achemine peu à peu sur la voie de la responsabilité.

ANALYSE

Dans son premier long-métrage, Peter SOLLETT sait évoquer avec énormément de sensibilité et de fantaisie les premiers émois d'un gamin à la recherche de l'amour. Il parvient à peindre avec une infinie justesse les frustrations, les contradictions de l'adolescence ainsi que la difficulté de trouver son identité et son équilibre dans l'univers étouffant d'un quartier de New York. Extraordinairement complice avec ses épatants comédiens principaux, ce jeune réalisateur de 26

ans, lui-même fils d'immigrés russo-polonais, a en outre l'intelligence de verrouiller ce naturalisme avec un script rigoureux et équilibré, où les confusions de l'exil et de l'adolescence se répondent idéalement

Le résultat est une sorte de sitcom idéale, un suave mélange de comédie ethnique et de mélo sans pathos, de sensualité estivale et de ruades juvéniles.

Entre les représentation lénifiantes voire abrutissantes de la jeunesse distillées dans les « teen movies » et la vision totalement noire et désespérée de l'adolescence selon Larry Clark, ce film magnifique apporte enfin la preuve qu'on peut filmer des ados de manière subtile et nuancée.

THEMES ESSENTIELS ET UTILISATIONS PÉDAGOGIQUES

*** LES PREMIERS EMOIS DE L' ADOLESCENCE :**

Peter SOLLETT nous livre un magnifique portrait de l'adolescence, cet âge si difficile, incertain et tout autant comique qu'absurde. Jamais intimidés par la caméra, ses acteurs se livrent en toute confiance, dans la sublime inconscience que le moindre de leur geste ou de leurs attitudes en dit cent fois plus qu'une ligne de dialogue.

Par petites touches comiques et dramatiques, sans jamais forcer le trait, le réalisateur capte les tourments et les émois qui marquent la fin de l'adolescence de Victor et la naissance de son premier véritable amour, celui qu'il éprouve pour la belle et méfiante Judy. Pudique, Peter SOLLETT refuse de filmer la chair. Il préfère mettre en scène ce qui se passe avant l'acte : la parade amoureuse, les regards, les sourires, les petits pas précipités, les tentatives avortées, les échecs prometteurs. Harcelée sans cesse par les garçons, Judy repousse avec mépris le malheureux Victor. Pourtant le courage et la maladresse de ce petit Don Juan la troublent et l'attirent irrésistiblement. Melanie sa meilleure amie a bien fini par céder aux avances insistantes de Harold, le compagnon de jeu de Victor. La belle Judy se laisse donc peu à peu apprivoiser.

Ainsi, à travers le personnage de Judy, qui se referme, ne pouvant plus supporter le regard et les propos les plus violents des hommes, SOLLETT aborde la question du regard des autres et du rapport à soi. Dès l'adolescence, garçons et filles revêtent le masque et l'attitude qui les caractériseront dans la communauté. Dans ce jeu de faux-semblant, Judy souffre de sa beauté autant que de la violence dans laquelle elle vit, et sans jamais s'effacer au point de devenir un symbole, elle donne au film son centre de gravité.

*** LA VIE D'UN QUARTIER ET D'UNE COMMUNAUTE :**

Sous ses allures de comédie intemporelle des meurs adolescentes, SOLLETT trace aussi le portrait d'une génération et d'un quartier de New York, le Lower East Side.

LONG WAY HOME ne peut en effet se résumer à la réussite hasardeuse d'un amour naissant. Peter SOLLETT ne filme pas qu'un jeu de séduction. Victor doit avoir une vie palpable, une existence réelle. Pour cela, le jeune new-yorkais filme la communauté, le quartier et la famille recomposée de son héros. Le coeur de LONG WAY HOME est justement là, dans ces petits moments familiaux partagés, ces repas contrariés par la surveillance paranoïaque d'une mamie dépassée par la fougue de ses petits-enfants, ces gestes tendres et fraternels, Nino au réveil dans les bras de Victor, la main de Vicki posée sur l'épaule du grand frère haï et adoré à la fois, tous ces instants de vie qui donnent à ce premier long-métrage un goût si enivrant de vérité.

D'UN POINT DE VUE CINÉMATOGRAPHIQUE

Le film se distingue par son style naturaliste et humain proche du cinéma de John CASSAVETES. Plans séquences, caméra à l'épaule, situations proches de l'improvisation, instants saisis sur le vif : tous ces éléments contribuent à insuffler au film la plus grande véracité possible.

PROPOS DE PETER SOLLETT (Interview)

Les jeunes acteurs se connaissaient-ils avant de tourner ?

Peter SOLLETT – Oui. Il est évident que Victor et son frère sont véritablement frères dans la vie. Et Judy et Melanie sont également les meilleures amies du monde.

Existait-il au départ un scénario précis, ou bien laissez-vous une large part à l'improvisation ?

Peter SOLLETT – J'ai écrit un véritable script de quatre-vingt dix pages aux dialogues détaillés, mais je ne l'ai pas montré aux acteurs. Il m'a plutôt servi de guide narratif au long du tournage. Je souhaitais justement que les acteurs soient contraints d'apporter énormément d'eux-mêmes à leurs personnages.

Votre film est aussi, et surtout, une étude d'un quartier. Vous êtes originaires de Brooklyn; pourquoi avoir choisi de vous intéresser au Lower East Side ?

Peter SOLLETT – Je vis dans ce quartier depuis plusieurs années déjà et ce que j'y trouve d'intéressant est qu'il s'agit d'un lieu où se sont regroupés nombres d'immigrés, aussi bien Irlandais qu'Italiens ou Juifs, qui ont tous réussi à conserver leur identité au sein de ce brassage.

Comment êtes-vous devenu cinéaste et quelles sont vos influences ?

Peter SOLLETT - Mon père est photographe et j'ai toujours été passionné par le cinéma. Je suis allé dans une école, où j'ai réalisé mon court-métrage Five Feet High and Rising. Quant à mes influences, Cassavettes compte beaucoup pour moi, tout comme Fellini, Bergman, Bunuel et Truffaut. Les classiques qu'on admire tous, quoi (rires).

Ce qui est surprenant dans votre film, c'est qu'il montre des minorités en faisant l'impasse sur tout ce qui pourrait concerner la drogue ou la violence. Était-ce une décision consciente de votre part ?

Peter SOLLETT - Tout à fait. HITCHCOCK disait qu'il suffisait de cacher un pistolet dans la première scène afin de mettre tout de suite les spectateurs sur les nerfs. Mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de continuer à montrer ces aspects là des ghettos. Ils ont été abordés maintes fois, et c'est tant mieux, on sait qu'ils existent, mais il me semble inutile de continuer à montrer des minorités se promenant un flingue à la main. De plus, je ne voulais pas avoir recours à de tels éléments dramatiques pour faciliter ma narration.

LE RÉALISATEUR

Natif de Brooklyn, fils d'un célèbre photographe, il se distingue par un magnifique court-métrage, FIVE FEET HIGH AND RISING qui a remporté le prix de la Cinéfondation à Cannes en 2000. Son premier film, LONG WAY HOME avec les mêmes acteurs non-professionnels confirme son talent de conteur et de directeur d'acteurs. Après une projection remarquée à Cannes, LONG WAY HOME obtient le Grand Prix du Festival de Deauville.